

L'Extravagant Voyage du jeune et prodigieux T. S. Spivet
Reif Larsen

INTERVIEW DE RIEF LARSEN

Pour *The Guardian*, samedi 21 novembre 2009

Qu'est-ce qui vous a donné envie d'écrire les aventures illustrées d'un enfant prodige ?

Comme la plupart des œuvres, ce livre a pris forme de manière un peu hoquetante. Il y a peut-être des auteurs qui ont en tête un plan d'ensemble avant d'avoir tapé le premier mot de leur roman, mais ce n'était pas mon cas : je savais juste que je voulais écrire un roman d'apprentissage, et j'ai erré longtemps dans la jungle des possibilités avant de découvrir l'étrange alchimie qui allait donner corps et sens à mon livre. Il fallait d'abord trouver la voix de T. S., et cette voix, j'ai tourné autour, encore et encore, comme un chien aveugle. Au départ, T. S. était ivre, il avait cinquante ans et il était en prison. Et puis je me suis rendu compte que je faisais fausse route : en fait, il avait douze ans et il était coincé dans un ranch du Montana. Les illustrations, elles, ne sont venues que beaucoup plus tard, alors que j'avais déjà presque terminé la première mouture du livre : j'ai compris qu'elles étaient nécessaires, comme une torche dans la pénombre, pour révéler le secret de l'esprit de T. S.

Était-ce la première fois que vous vous essayiez à écrire ?

Oh là là, non. Je passe mon temps à inventer des histoires biscornues qui tiennent avec du fil, de la colle et des plumes. Comme beaucoup de jeunes écrivains, j'ai d'abord écrit des nouvelles, ce qui est en réalité un exercice bien plus ardu que d'écrire un roman. C'est difficile, quand on débute, de savoir ce qu'on doit *ne pas dire*, alors que ce qui forme la moelle épinière d'une nouvelle, c'est justement ce non-dit. *Spivet* est mon premier roman, et dès que j'ai commencé à travailler dessus, j'ai eu l'impression de pouvoir enfin respirer, comme si on m'ôtait un corset. Je pouvais suivre toutes les pistes que je voulais et voir où elles me menaient.

Quel a été le point de départ du roman ?

J'aimerais pouvoir répondre : « La voix du personnage », mais, comme je l'ai expliqué, j'ai dû effectuer quelques petites modifications de ce côté-là avant d'arriver à quelque chose qui fonctionne. Non, à vrai dire, je crois que tout est parti du désir persistant que j'avais d'explorer l'archétype du cow-boy, de comprendre pourquoi cette figure occupe encore une place aussi essentielle dans l'imaginaire américain. Avant de commencer ce roman, j'avais aidé un ami à réaliser un documentaire sur la ville de Crawford, au Texas, ce qui m'avait donné l'occasion de rencontrer un vrai cow-boy en chair et en os. J'avais été frappé par la cohabitation presque absurde du passé et du présent dans la vie de cet homme, ainsi que par la conscience très claire qu'il avait de ce qu'il était. Ce recul est l'une des caractéristiques des mythes américains : ils savent qu'ils sont des mythes.

Qu'est-ce qui a été le plus difficile ?

De retravailler le texte à l'infini, de choisir les mots, les virgules, les passages entiers à supprimer

ici et là : c'est dur de savoir quand il faut couper le feu sous la soupe pour que les légumes soient juste à point, et je pense que même l'expérience n'y change rien. Et puis il y avait aussi l'histoire dans l'histoire ; l'histoire d'Emma, qui constituait un défi technique car elle impliquait de nombreux personnages à différents niveaux de narration.

Comment avez-vous préparé l'écriture du roman ?

J'ai dû faire beaucoup de recherches : sur l'histoire de la science aux États-Unis, les westerns, les coléoptères, le harnachement des chevaux, les dauphins, les os de la main, la migration des oies, les instruments de cartographie, l'amour... Les recherches d'un romancier ont cela de particulier qu'elles portent souvent sur des sujets annexes et donnent toujours lieu à des découvertes surprenantes, parce qu'on ne sait jamais exactement ce qu'on cherche. C'est ce qui troublait les dames des archives de Butte. Elles ne comprenaient pas que ce qui m'intéressait, au fond, c'était les détails minuscules capables de recréer l'atmosphère du lieu : le nom d'un mineur tué dans un accident, un document technique sur le fonctionnement des lampadaires, la photo d'un bidonville irlandais maculée d'une grosse trace de pouce. Par leur juxtaposition, tous ces petits fragments dessinent peu à peu la trame invisible qui forme le monde du roman.

Comment le livre en est-il arrivé à être publié ?

Eh bien, je l'ai présenté à différentes maisons d'édition dans une mise en page presque identique à celle d'aujourd'hui, et je savais que je courais le risque de dérouter les éditeurs, parce qu'ils n'ont pas l'habitude de recevoir des livres de ce genre, mais c'était un risque que je devais prendre car c'est justement cette mise en page qui fait l'originalité du roman en termes de narration. J'ai eu la chance que plusieurs personnes s'intéressent au projet. Ça s'explique en grande partie par le fait que j'ai un agent génial. Et c'est aussi, bien sûr, parce que j'ai drogué tous les gens que j'ai rencontrés.

Quelle est votre plus grande satisfaction ?

J'ai eu beaucoup de plaisir à rencontrer les lecteurs partout où je suis allé et à découvrir les réactions très variées et souvent émouvantes que le livre a suscitées chez eux. C'était plutôt chouette de regarder le livre se répandre lentement dans le monde, comme un virus (bienveillant) qui instillerait en chacun la passion des schémas et des voyages en train de marchandises.

Qui sont vos modèles en littérature ?

Si vous voulez savoir qui sont les écrivains que j'aime et admire, alors je dirai : Conrad, Melville, Bruno Schulz, García Márquez, Nabokov, Borges. Si vous voulez savoir quelles lectures m'ont inspiré pour l'écriture de ce livre-ci en particulier, j'aurai plus de mal à répondre. Mais il est certain que les manuscrits enluminés du Moyen Âge m'ont influencé, ainsi que les œuvres de Holly C. Holly, de Nicholson Baker, et toutes les fiches de sécurité qu'on trouve au dos des sièges dans les avions.